

**PAUL RICŒUR**

***UNE PRESENCE***

***TRES CONTEMPORAINE***

*Michel Brugvin*  
*Interview RCF Besançon : mardi 27 novembre 2001*

1. « Son visage m'a semblé lumineux »
2. Dans un monde prive de sens, des raisons d'espérer et d'agir
3. L'accueil du nouveau dans la fidélité à l'héritage.
4. La dialectique inachevée ou le « cogito militant et blessé »
5. « Le symbole donne a penser »
6. L'herméneutique :  
démystifier l'illusion et ouvrir à un sens sacré
7. « Soi-même comme un autre »
8. L'attestation : « croire *en* » et « croire *avec* »

## 1 - « SON VISAGE M'A SEMBLE LUMINEUX »

**Question : La personne et la vie de Paul Ricoeur ne sont pas très connues du grand public... ?**

Paul Ricoeur est né en 1913 à Valence.

On peut croiser deux manières différentes de présenter Paul Ricoeur.

1/ On peut à juste titre présenter **la silhouette d'un philosophe universitaire, brillant et puissant, qui a « réussi » et est reconnu internationalement aujourd'hui.**

Une œuvre immense - des centaines d'articles, des dizaines de livres. Une « carrière » universitaire : agrégation de philosophie, enseignement à Strasbourg, à la Sorbonne, à Nanterre, et aux Etats-Unis.

Depuis 20 à 25 ans : une vraie reconnaissance internationale, après il est vrai, une longue période de relégation, du moins en France. Depuis deux ou trois ans, il devient très connu en France. Son dernier livre « *La mémoire, l'histoire, l'oubli* » s'est tout de suite vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires, ce qui est une prouesse pour un ouvrage qui, comme les autres écrits de l'auteur, n'est par particulièrement facile à lire.

2/ On peut se réjouir d'une telle reconnaissance publique. Mais la silhouette qui me paraît la plus intéressante est autre, beaucoup moins publique. C'est d'abord **le visage d'un homme humble et discret, qui a connu des drames dans sa vie et qui est très engagé dans la vie de la cité.**

Humilité et discrétion. Ce n'est pas un penseur qui a la « grosse tête ». Dans les débats publics, il ne cherche pas les effets de manche ou les opérations de séduction. C'est tout le contraire d'un bateleur ou d'un cabotin.

Epreuves de la vie. Il perd sa mère six mois après sa naissance. Son père meurt deux ans plus tard en 1915, à la guerre de 14. Il devient ce qu'on appelait « pupille de la nation ». Plus tard sa sœur aînée, sœur bien aimée, meurt à 20 ans de tuberculose. Beaucoup plus tard, en 1986, un autre drame le frappe : la mort d'un de ses enfants, son fils, dans des conditions tragiques.

Pour lui, la réalité du mal et de la souffrance est d'abord une réalité éprouvée avant d'être une question intellectuelle.

C'est aussi le visage d'un homme souvent présent dans les combats de la cité.

Un exemple.

Il vit à Châtenay-Malabry depuis 1956 avec les animateurs de la revue « Esprit », dans la communauté créée par Emmanuel Mounier en 1939. Au moment des « événements » d'Algérie, ces chrétiens progressistes prennent une position ferme de contestation de la politique de guerre menée par le gouvernement français. Ricœur est menacé par l'OAS, défendu par les étudiants d'Antony.

Le 9 juin 1961, à l'heure du laitier, Ricœur voit débarquer chez lui la police qui l'embarque pour 24 heures au poste et procède à une perquisition.

Le témoignage de François Dosse, biographe de Ricœur, exprime assez bien ce que je ressens personnellement :

*« Son visage, tel qu'il m'est apparu lors de l'émission d'Olivier Abel sur le petit écran, m'a semblé lumineux. La révélation de l'adéquation parfaite entre ce visage, son dire et ses écrits autour du thème de la promesse fut telle qu'elle m'assurait de pouvoir déplacer des montagnes » (Paul Ricœur, « Les sens d'une vie », La découverte, 1997)*

## 2 - DANS UN MONDE PRIVE DE SENS, LA REFLEXION DE RICŒUR DONNE DES RAISONS D'ESPERER ET D'AGIR

**Q. : *Quel peut être l'apport de Ricœur à notre monde ? Sa réflexion peut-elle nous aider à vivre ?***

Dans ce monde sans repères, sa réflexion donne des raisons d'espérer et d'agir.

Nous sommes à bien des égards dans « *un monde privé de sens* », selon l'expression de Zaki Laïdi. Ce monde est un peu déboussolé. Il l'est de façon devenue très visible depuis un certain 11 septembre. Il l'était déjà depuis de longues décennies.

Un monde « désenchanté », souvent caractérisé par un individualisme dévastateur, le nivellement des valeurs, le scepticisme, voire le nihilisme.

On pense à l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle : la Shoah, le Ruanda, la Bosnie, le terrorisme à présent...

Des « golden boys » de la haute finance aux terroristes du 11 septembre : les uns et les autres n'expriment-ils pas en commun, malgré tout ce qui les oppose, une sorte perte de sens ?

Tout se vaut, rien ne vaut ? Qui croire, que croire ?

Espérer ? Ce mot est presque devenu un « gros mot », presque ridicule, comme anachronique, décalé.

L'œuvre de Paul Ricœur, écrite depuis le début des années 50, et particulièrement utile, nécessaire même, pour nous qui vivons cette période 1980/2020, - à la charnière du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle s'inscrit de plein pied dans notre siècle.

Olivier Mongin, directeur de la revue « Esprit », nous introduit bien à l'intérêt, pour nous, de l'œuvre de Ricœur :

*« Ricœur s'interroge sur les conditions permettant d'avoir encore "confiance" dans la possibilité d'une action, avoir confiance en soi, en l'autre et en l'histoire (...). Au sein d'un monde dépourvu de solidité et de l'assurance d'un fondement (...) la réflexion qui porte sur le Soi est devenue " majeure ". Et quelque peu rassurante. »*

### 3 - L'ACCUEIL DU NOUVEAU DANS LA FIDELITE A L'HERITAGE.

**Q. : Y a-t-il une « méthode Ricœur » qui lui serait propre ?**

Je dirais volontiers qu'il y a une **démarche** ou mieux un **style**, qui caractérise assez bien l'approche de Ricœur. Ce qui est apprécié et recherché par beaucoup de ses lecteurs, c'est précisément un profil, une attitude intellectuelle, plus qu'une doctrine ou une pensée construite. Même si une telle pensée construite existe assurément. Et rigoureuse et puissante.

Ricœur a constamment la même posture, qu'on peut résumer en une phrase, sorte de formule à deux faces : l'accueil du nouveau dans la fidélité à l'héritage.

#### 1/ L'accueil du nouveau.

D'un côté, il est « à plein » dans la modernité, c'est un vrai contemporain. Il participe pleinement à son époque, *de* son époque. Il est pleinement immergé dans notre société.

Il a mieux compris et analysé que quiconque les grands courants intellectuels et culturels des 50 dernières années.

Par exemple le *structuralisme*. Pour ce courant - qui a fortement marqué les années 65/75 et qui laisse de fortes traces encore aujourd'hui - l'homme, chacun de nous, n'est souvent guère plus qu'un « effet de système ». Nous sommes agis par les structures. Nous sommes bien peu sujets de notre action et de notre vie. Nous sommes comme déterminés par les structures.

Ricœur a mené un débat vigoureux - et célèbre- avec Lévi-Strauss.

Il a pris également toute la mesure des trois grands « maîtres du soupçon » que sont Freud, Nietzsche et Marx.

Il participe de cette modernité, de façon profonde, comme du dedans. Mais il ne s'y laisse jamais enfermé.

**2/** Pour lui il y a dans le même temps une sorte de **fidélité à l'héritage**. C'est l'accueil du nouveau dans la fidélité à l'héritage.

Deux phrases de lui expriment bien cela.

Celle-ci : « *Qui n'a pas d'abord de source n'a pas ensuite d'autonomie* ».

Et cette autre phrase : « *Cette vie, je l'ai reçue, je n'en suis pas l'auteur, je ne suis pas le maître de la vie...* ».

Ricœur a lu la grande tradition philosophique, particulièrement la philosophie réflexive française (aboutissant à Nabert et à Merleau-Ponty) et la philosophie allemande (ses travaux sur Husserl et Karl Jaspers en témoignent).

Il critique cette tradition, souvent fortement. Mais il ne la renie pas.

Ce qui n'a pas été le cas de nombreux philosophes des années 60 qui ont alors succombé au charme fascinant des sciences humaines et qui ont contribué, du même coup, à enterrer la philosophie. Comme s'ils rejetaient le bébé avec l'eau du bain.

## 4 - LA DIALECTIQUE INACHEVÉE : LE “ *COGITO MILITANT ET BLESSÉ* ”.

**Q. : Peut-on dire que Ricœur fait la synthèse entre ces aspects souvent contradictoires ?**

Il n'emploie guère ce mot de « synthèse ». Ce n'est pas vraiment la recherche d'une synthèse qu'il entreprend. Il a horreur des systèmes clos, qui visent une sorte de savoir absolu.

C'est plutôt la démarche d'une dialectique souvent brisée, militante, pluraliste, toujours une **dialectique inachevée**. Il dit drôlement, « *Je fais mes nouveaux livres avec les restes - les questions non résolues - des livres précédents* »).

Ricœur, c'est une façon de concevoir l'intelligence, qu'il évoque bien quand il parle d'un “ ***cogito militant et blessé*** ”.

“ *Cogito militant* ”. Pour lui c'est militer en faveur d'une idée de la philosophie, qui ne soit pas coupée des débats scientifiques et qui s'intéresse passionnément aux problèmes de la cité ; son apport est précieux sur le plan de la philosophie politique.

“ *Cogito blessé* ”. Nous comprenons que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes, que notre liberté est souvent limitée et illusoire.

A mes yeux, cette expression de « *cogito blessé* » évoque Jacob, après son combat avec l'ange : nous sommes mûris sans doute, mais nous avons mal à la hanche, nous n'avancions qu'en claudiquant. Nous sommes tous plus ou moins des handicapés de la condition humaine.

Ricœur, c'est tout autre chose qu'une pensée prétentieuse, superbe, triomphante, voire triomphaliste. C'est le renoncement à construire un système philosophique bouclé et achevé.

## 5 - “ LE SYMBOLE DONNE A PENSER »

**Q. : Ricœur a beaucoup écrit sur les signes et les symboles. C'est surprenant pour un philosophe. Ne quitte-il pas le champ de la philosophie, qui est une pensée critique ?**

L'expérience du mal est très présente chez Ricœur. Pour lui, nous l'avons vu, la réalité du mal et de la souffrance est d'abord une réalité éprouvée avant d'être une question intellectuelle. Et pour lui, le mal est un irréductible non-sens.

A partir de là, ce qui frappe Ricœur, ce sont justement deux choses concomitantes :

- D'une part les systèmes de pensée sont impuissants à donner une explication satisfaisante du mal.
- Mais d'autre part, **devant l'impuissance à conceptualiser** l'expérience du mal, cet inexplicable, il y a toujours eu, dans l'histoire des hommes, un **recours a un langage différent : celui des symboles et des mythes**.  
Ainsi la symbolique biblique, comme dans les récits d'Adam et Eve ou de Caïn et Abel. C'est un autre langage, qui ne part pas de définitions ou de concepts. C'est un langage suggestif, indirect, riche de plusieurs sens, et ouvert...

Mais que peut faire le philosophe - c'est à dire celui qui veut “ voir clair ” - , en présence de cet univers, brisé et multi-sens, des symboles et des mythes ? Parier qu'il est possible de penser à partir d'eux.

Ce que dit très bien cette célèbre formule de Ricœur : "**Le symbole donne à penser**". Formule qu'il commente lui-même ainsi : “ *Cette sentence qui m'enchant dit deux choses : le symbole donne ; mais ce qu'il donne, c'est à penser, de quoi penser*”. Et j'ajouterai pour ma part : « *de quoi penser notre temps* ».

Paul Ricœur indique :

“ J’appelle **symbole** toute structure de signification où **un sens direct, primaire, littéral désigne par surcroît un autre sens indirect, secondaire, figuré, qui ne peut être appréhendé qu’à travers le premier.** »

Il ajoute : « *L’interprétation est le travail qui consiste à déchiffrer le sens caché dans le sens apparent, à déployer les niveaux de signification impliqués dans la signification littérale* »<sup>1</sup>

La critique des mythes est acquise irréversible de la recherche intellectuelle. La culture moderne se caractérise heureusement par l’attitude critique : critique historique, critique du langage, critique de la connaissance. En particulier les sciences historiques ne permettent plus une croyance naïve dans les mythes. Il est acquis aujourd’hui que les récits bibliques, - comme celui de la « création » dans la Genèse - n’ont pas de visée explicative et scientifique.

Il y a donc un **refus du mythe comme explication**. C’est très bien ainsi. Mais ce refus du mythe comme explication n’est qu’un moment – négatif en quelque sorte - de l’interprétation du mythe. Vient ensuite une deuxième étape : celle de **l’interprétation du mythe comme compréhension**. Dans la *compréhension*, à la différence de *l’explication*, on saisit les choses, comme de l’intérieur, de manière intuitive et globale.

Ce deuxième temps est le moment positif de l’interprétation. La dissolution du « *mythe-explication* » est le chemin nécessaire à la restauration du « *mythe- symbole* ».

Sans doute peut-on dire que Ricœur restitue aux symboles leur dimension de révélateur de l’être (révélateur ontologique). C’est en interprétant les signes que nous pouvons à nouveau entendre, ce qui est au-delà des signes.

---

<sup>1</sup> P Ricœur . “ *Le conflit des interprétations* ”, 1969 Paris, Seuil

## 6 - L'HERMENEUTIQUE : DEMYSTIFIER L'ILLUSION ET OUVRIR A UN SENS SACRE

**Q. : *L'interprétation des signes, c'est ce qu'on appelle l'herméneutique ?***

On peut rappeler en effet que *l'herméneutique* est *l'art d'interpréter*, d'abord appliqué aux textes bibliques, puis à toute espèce de signes. L'interprétation consiste à dégager un sens caché derrière le sens littéral (ou un sens figuré derrière le sens propre). Entre le vécu et le concept, se situe, de façon médiatrice, l'univers des signes, symboles, récits.

Ricœur met en lumière **deux directions possibles** de l'interprétation herméneutique :

1/ **La démystification d'un sens caché derrière les illusions** de la conscience. Elle soupçonne les motivations conscientes de dissimuler des désirs inconscients souvent inavouables, dont ces motivations ne sont que le masque.

Nietzsche, Marx, et Freud furent les « *grands maîtres du soupçon* ». Ils ont montré que **la conscience** est "**tirée en arrière**". Sans cesse resurgissent des données anciennes profondément inscrites en elle. Ainsi mon histoire passée, souvent de manière inconsciente, pèse sur mon présent. C'est ce que Ricœur appelle la dimension "archéologique" de la conscience.

2/ **L'ouverture à un sens sacré**, que l'on ne peut dire avec les mots, que l'on essaie, alors, de suggérer par de symboles.

**La conscience** s'éprouve alors comme "**tirée vers l'avant**", tendue vers des finalités, vers des figures de l'accomplissement d'elle-même. Ainsi cette vision d'un idéal, ou cette espérance en nous, qui nous habite et nous propulse vers l'avenir. C'est ce que Ricœur appelle la dimension "téléologique" de la conscience (du grec « *télos* » : le but, la fin, la finalité).

Voici un exemple pour illustrer ces deux dimensions : **le symbole du père**. Il peut être compris comme un désir de régression à l'enfance. Mais il peut être vu aussi comme l'ouverture vers une puissance mystérieuse qui nous dépasse et que l'on peut évoquer de façon symbolique : le symbole du père peut correspondre à un appel au-delà de mon « moi », vers ma source.

**« La tâche est d'avancer dans l'accueil lucide de cette double polarité, contradictoire et conflictuelle. (..... ). C'est dans le même instant que je suis " tiré en arrière " et " tiré vers l'avant ».**

Cela est particulièrement vrai de la conscience croyante : *« Nous ne sommes jamais sûrs que tel symbole du sacré n'est pas aussi un " retour du refoulé » »*

Ricœur va plus loin :

*« Il est sûr que chaque symbole du sacré est aussi et en même temps retour du refoulé, résurgence d'un symbole infantile et archaïque. Les deux symbolismes sont entremêlés ».*

Il conclut :

*« C'est toujours sur quelques traces de mythe archaïque que sont greffées et qu'opèrent les significations les plus prophétiques du Sacré ».*

La conscience est toujours à la fois « tirée vers l'avant » et « tirée en arrière ». Pour exister, elle doit se battre. La conscience est une tâche.

On peut aller jusqu'à dire : il faut traverser le soupçon pour accéder à la révélation, comme il faut détruire idoles pour se diriger vers le véritablement divin.

## **7 - « SOI-MEME COMME UN AUTRE »**

**Q. : L'œuvre de Ricoeur présente des difficultés de lecture qui ne favorisent pas une vision d'ensemble. Selon vous, qu'est ce qu'on peut retenir d'essentiel dans cette œuvre ?**

Le livre « *Soi-même comme un autre* », publié en 1990, condense en raccourci tout son itinéraire. C'est l'ouvrage monumental où se rassemble tous les morceaux, multiples et souvent épars – Ricoeur a l'art de prendre de sentiers détournés - de tous ses écrits précédents.

On peut, à partir de cette belle formule « *Soi-même comme un autre* », évoquer toute sa trajectoire : une réflexion qui porte sur le Soi.

Dans ce monde en émoi qui ébranle nos certitudes, on ne sait plus très bien qui croire, que croire et surtout qui nous sommes, quelle est notre identité.

**Chacun s'interroge sur l'identité de l'être humain** (« *Le principe d'humanité* » dirait Jean-Claude Guillebaud). Les « crimes du XX<sup>ème</sup> siècle » ont bouleversé le sens et les sens, ils nous ont désorientés au point de perturber notre relation au monde, à notre histoire et à nous-mêmes.

**Chacun s'interroge également sur sa propre identité.**

Ma liberté n'est-elle pas une illusion ? Je sais que je suis conditionné par de nombreuses contraintes : celles de mon inconscient, celles des structures de la société - les structures économiques comme les structures mentales.

Y a-t-il en moi une identité unique et stable, ou bien ne suis-je pas plutôt multiple et changeant. J'entends le témoignage de Laure Adler, venue récemment à Besançon, qui dix sept ans après la mort de son enfant parle ainsi : « *J'ai cessé d'éprouver l'unité de moi-même, je sais que je serai toujours fragmentée. Je suis toute fragmentée* ».

Ricœur repère bien **plusieurs positions** sur ce thème :

1/ Ce qu'il appelle **l'identité « idem »**, selon ce mot latin, qui est passé dans le français courant et qui veut dire « le même ». On pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états. Il existe *un* sujet, un Moi et un Je. « *Le cogito se pose* » dit Ricœur. C'est la tradition des philosophies du sujet, ou philosophies du *Cogito*, de Descartes (avec son « *Je pense, donc je suis* ») jusqu'à Kant et Hegel d'une autre manière.

Cela correspond à notre expérience : chacun éprouve - croit éprouver ou voudrait ressentir - cette identité « *idem* ». L'argument souvent utilisé : l'expression « *Je change* ». Il y a un bien un « *je* » qui assure la continuité et exprime l'unité du sujet...

2/ **A l'opposé, il y a le « cogito brisé »**, observe Ricœur.

On a pu affirmer, comme le dit Nietzsche, que le sujet est multiple : « *mon hypothèse : le sujet comme multiplicité* ». Il y aurait en moi, une multiplicité des sujets luttant entre eux, comme autant de cellules entrant rébellion contre l'instance dirigeante.

« *Je suis toute fragmentée* » dit la mère qui a perdu son enfant.

3/ Au-delà de ce « sujet exalté » ou à l'inverse de ce « sujet humilié », Ricœur trace la voie de **l'identité « ipse »**, de cet autre mot latin, qui, contrairement à « *idem* », n'est passé dans la langue française.

« *Je est un autre* » dit le poète. L'identité au sens d'*ipse* n'implique aucune affirmation concernant un prétendu noyau non changeant de la personnalité. Il y a en moi, d'autres que moi, il y a de l'altérité en moi. Mon identité n'est pas à rechercher dans un enclos où je protège mon petit moi. Le projet du petit moi, de l'identité *idem* : « Qu'il n'y ait pas d'histoire ». Il ne faut surtout pas faire d'histoires, il ne faut pas déranger !

La véritable identité, l'indenté *ipse*, c'est de se mettre en mouvement, se dépasser. C'est **une identité dynamique, qui laisse advenir l'inconnu et l'inattendu, l'autre et l'ailleurs.**

Si j'accueille l'autre en moi, je progresserai vers une identité plus forte, vers le « Soi », constitué de moi et d'un autre : « *Soi-même comme un autre* ».

L'identité n'est pas donnée au départ. Elle est à construire.

## 8 - L'ATTESTATION : « CROIRE EN » ET « CROIRE AVEC ».

**Q. : Alors, peut-on encore croire et espérer aujourd'hui ?**

Ricœur est philosophe et chrétien (de confession protestante). Il n'est pas un « philosophe chrétien ».

Ce n'est pas par hasard s'il insiste, à la fin de la préface de "*Soi-même comme un autre*", sur l'autonomie philosophique de son ouvrage, le souci "*de tenir*", jusqu'à la dernière ligne, un discours philosophique autonome".

Cela « conduit à un type de philosophie (...) où la question de Dieu, en tant que question philosophique, est en suspens, dans un suspens qu'on peut dire agnostique ».

La promesse, un temps évoquée par lui, de développer une philosophie de la transcendance n'a pas été tenue. Progressivement sa pensée s'est transformée en une "**philosophie sans absolu**". Dans les derniers écrits elle semble en effet se présenter comme une sorte d'**agnosticisme**. Agnosticisme : « doctrine qui déclare l'absolu inaccessible à l'esprit humain » dit le « Petit Larousse ». Alors : renoncer à toute approche de l'être ou de l'absolu ?

Non, Ricœur n'en reste pas là. Ses écrits montrent qu'il confie à **l'écoute d'une autre parole** que celle du concept philosophique le discours sur l'absolu, la transcendance ou le divin.

L'écoute d'une autre parole.

C'est le registre du témoignage et de « l'attestation ».

Non à la prétention de la conscience de se poser en origine du sens. Nous pouvons accueillir des témoignages que viennent d'autres que nous. C'est la reconnaissance « d'événements, d'actes, de personnes » qui « attestent » de ce que Ricœur appelle « l'affirmation originaire ».

Dans ce sens, croire, ce n'est pas d'abord « croire que » (comme dans l'opinion, quand par exemple nous croyons qu'il va faire beau ce Week-end...), mais plutôt « croire en » et « croire avec ».

Les croyances pour Ricœur : « ...non pas des opinions, mais une adhésion forte qui se fait toujours à travers la parole d'un autre, qui est lui-même le témoin de quelque chose ou de Quelqu'un qui le dépasse. En tant que croyant, je fais crédit à un certain nombre de témoins. **Notre foi (..) en est donc un « croire en » et un « croire avec ».**

Au terme de sa réflexion sur le mal et le bien, il affirme : « *Le mal est pesant, horrible, étourdissant, mais il est "dépassé" par un bien qui le précède de plus loin. Il y a un bien qui est plus ancien que le plus grand mal...( ...)* **Aussi radical que soit le mal, il ne saurait être aussi originaire que la bonté** » (« *La symbolique du mal* » ). Il y a une « antériorité ontologique » du bien. C'est à dire : pas une antériorité chronologique (d'abord il y aurait le bien, ensuite il y aurait le mal). Une antériorité ontologique : dans l'ordre de l'être, dans l'échelle de l'être. Le bien est plus originaire que le mal.

Cette affirmation d'un bien en deçà et au-delà du mal nous aide à ne pas céder à la résignation contemporaine, au scepticisme, voire au nihilisme, pour lequel le mal a pris le dessus.

Sous la couche des apparences et des mensonges on découvre, discrètement visibles, des convictions et des mises en confiance.

Je laisse à Paul Ricœur le mot de la fin. Là encore, la parole est sans superbe, courageuse et humble :

“ *Que cela soit " bon ", je ne le vois pas, je l'espère dans la nuit* ”.